

Génération Maïdan

2/6

GUERRE EN UKRAÏNE

2014-2024, une décennie qui a vu les Ukrainiens débouler sur la place Maïdan, à Kiev, puis les chars russes envahir leurs frontières. Deux ans après l'invasion, l'esprit de la révolution est toujours bien présent. Jusqu'au 24 février, *Le Soir* publiera une série de portraits de ceux qui ont fait le Maïdan d'hier et l'Ukraine d'aujourd'hui.

Mustafa Nayyem, « l'initiateur » de Maïdan devenu l'homme de la reconstruction

Né dans l'Afghanistan occupé par l'armée soviétique, Mustafa Nayyem a été journaliste par hasard, activiste par nécessité, député et ministre par conviction. L'incorruptible dirige à présent l'agence pour la reconstruction.

PORTRAIT

PIERRE ALONSO
CORRESPONDANT À KIEV

Son message tenait en trois phrases. « Rendez-vous à 22 h 30 sous le monument de l'indépendance. Habillez-vous chaudement, prenez des parapluies, du thé, du café, votre bonne humeur et des amis. Republiez autant que possible ! » C'était le 21 novembre 2013, le premier jour du reste de l'histoire de l'Ukraine, et de la vie de Mustafa Nayyem, l'auteur de ces quelques lignes.

Son appel rencontre la colère de ses concitoyens, révoltés par la volte-face du président Ianoukovitch qui refuse d'entériner l'accord d'association avec l'Union européenne (UE). Des centaines d'habitants convergent vers la place. Le mouvement Euromaïdan vient de naître. Des centaines de milliers d'habitants le rejoindront petit à petit. Quatre mois plus tard, le 21 février 2014, il y a dix ans, les manifestants obtiennent la chute de Ianoukovitch, qui prend la fuite en Russie. Moscou réplique en annexant la Crimée et en soutenant les séparatistes dans le Donbass. La guerre commence. Elle prendra une tout autre dimension le 24 février 2022, il y a deux ans presque jour pour jour, lorsque des colonnes de chars pénètrent sur tout le territoire ukrainien.

Depuis son grand bureau surplombant l'avenue Beresteïsky, qui traverse Kiev, Mustafa Nayyem, 42 ans, constate avec une froideur clinique que l'Ukraine d'aujourd'hui est dans la même situation que les protestataires de Maïdan hier : « Nous n'avions pas le sentiment que nous allions gagner. Après tous ces meurtres et tous ces crimes, il était impossible d'imaginer que le régime abandonnerait, et impossible d'imaginer que nous revivions ensemble un jour dans le même pays. On se battait parce qu'on ne pouvait pas se permettre d'arrêter. Nous ne sentions pas que nous allions gagner, mais nous n'avions pas d'autre option. Aujourd'hui, c'est exactement pareil. »

La lutte comme unique issue. Une résignation tragique habite Mustafa Nayyem, peut-être parce que la guerre a toujours fait partie de sa vie. Né en 1981

dans l'Afghanistan occupé par l'armée soviétique et déchiré par les combats, il grandit au son des explosions. « Kaboul était bombardée presque tous les soirs, il y avait aussi des attaques à la bombe dans les rues, dans les marchés... Mon oncle est mort dans un bombardement, il se trouvait à l'arrêt de bus, des éclats d'obus l'ont tué. C'était très courant. Bien sûr on était terrifié, mais cela a duré presque dix ans. »

Sa mère d'origine iranienne décède quelques jours après la naissance de son frère cadet, Masi, en 1984. Leur père est fonctionnaire. Comme il n'est pas membre du parti communiste, il peut se rendre dans les zones rurales, où l'État central est honni. Il est chargé de la reconstruction des écoles.

Il lui faudra du temps et de la distance pour comprendre ce qui s'est réellement passé pendant ces années d'enfance en Afghanistan, qui s'interrompent en 1989 quand la famille émigre à Moscou. « L'Union soviétique nous a profondément manipulés en prétendant être notre ami et vouloir nous aider. Même ici en Ukraine, ceux qui se sont battus en Afghanistan (au sein de l'armée soviétique, NDLR) étaient considérés comme des héros avant que la guerre ne commence. En fait, il n'y a pas de différence entre ceux qui combattaient en Afghanistan et ceux qui occupent le Donbass et la Crimée aujourd'hui. Il y a trente ans, on ne le voyait pas ainsi. »

Ukrainien par hasard, journaliste par hasard

Mustafa Nayyem est devenu ukrainien un peu par hasard parce que son père s'est remarié avec une Ukrainienne et a déménagé dans le pays. Il est devenu journaliste de la même façon, sans l'avoir prévu. Ingénieur de formation, il ne trouve pas de travail à la sortie de l'université et enchaîne les petits boulots, jusqu'à une sorte de stage dans un journal qui vient de se lancer. « J'ai couvert la rubrique qui intéressait le moins : la police, les tribunaux... », se souvient-il avec malice. Nous sommes alors en 2005 et la révolution orange vient de secouer l'Ukraine. « Les procès d'anciens hauts responsables politiques se multipliaient. Le pays tout entier les suivait. Je faisais souvent la une... » Il est embauché quelques mois plus tard pour suivre le Parlement, « plus ennuyeux » mais plus prestigieux.

Le journal en question s'appelle *Kommersant*, il est russe. D'abord financé par l'opposant Boris Berезovskï, il est racheté par l'oligarque Alicher Ousmanov qui « change les standards éditoriaux et la façon de couvrir l'Ukraine ». Nayyem finit par s'en aller. Il devient une figure émergente d'un paysage médiatique en ébullition qui subit les assauts du pouvoir de Ianoukovitch après son élection en 2010.

« En 2010, 2011, 2012... nous, les journalistes, avons dû nous battre pour nos droits. Nous ne nous sommes pas rendu compte que nous n'étions plus seulement des journalistes, mais que nous devenions des militants », replace-t-il. Maïdan sera le pivot avec « ses mo-



ments très lumineux et ses moments très tristes ». Comme ce jour du 21 février 2014 où, après une répression terrible à balles réelles de la police, les proches des manifestants viennent reconnaître les corps des victimes dans la cour de l'église Saint-Michel-au-Dôme-d'Or. Les forces de sécurité ont visé à la tête, la plupart des dépouilles sont défigurées. « Pour les retrouver, les proches les appelaient sur leurs téléphones portables, et les identifiaient à la sonnerie », souffle Nayyem.

Le chemin vers l'intérieur du pouvoir

Malgré le sang versé, la victoire est immense, inespérée. Juste après, Nayyem s'envole pour la Californie pour un séjour à la prestigieuse université de Stanford. Un autre tournant. Des activistes du monde entier y sont rassemblés. Il se souvient en particulier de ses alter ego de Tunisie et d'Égypte qui avaient accompli leur révolution quelques années auparavant : « Ils avaient quitté la rue pour entrer dans le gouvernement. Pour moi qui étais journaliste, les fonctionnaires ont toujours été des opposants, ils étaient toujours corrompus d'une façon ou d'une autre. » Un court séjour à Washington achève de le convaincre de faire son chemin de Damas. A son retour en Ukraine, il se présente aux législatives pour le parti pro-européen de Petro Poroshenko. Comme des dizaines d'anciens de Maïdan, il est élu à la Verkhovna Rada en octobre 2014.

Le voilà à l'intérieur. Dix ans plus tard, il y est toujours, sans aucun regret. Sa réputation d'homme intègre en a fait un candidat idéal pour les postes sensibles. Après son mandat de député, il a codirigé le géant de l'armement Ukro-

boronprom, puis le président Zelensky l'a nommé vice-ministre des Infrastructures en 2021. En 2023, une nouvelle tâche sisyphéenne lui échoit : diriger l'agence pour la reconstruction de l'Ukraine. Rebâtir le pays sous les bombes, comme son père quarante ans avant lui.

« L'un des objectifs de la Russie est de mettre à l'arrêt notre économie et la vie ici. Nous survivons et nous aidons la population à survivre et à se battre. Rien ne garantit que ce qu'on reconstruit ne sera pas à nouveau détruit », consent-il, mais il insiste sur l'importance de certaines infrastructures : les ponts, les routes, les centrales électriques, les écoles...

En novembre, un député du parti présidentiel a tenté de le corrompre pour accélérer la reconstruction de sa circonscription. Mal lui en a pris. Nayyem l'a dénoncé aux autorités anticorruption. Le député a été arrêté, brièvement incarcéré et il est maintenant poursuivi. L'ancien militant devenu haut fonctionnaire se veut optimiste : « En 2000, personne ne trouvait rien à redire à ces pratiques. Notre génération a accompli des changements phénoménaux. Regardez la vitesse des réformes... Il y a dix ans, vous m'auriez dit que des agents d'un service public auraient un jour assez de courage et d'autorité pour ouvrir des enquêtes contre des ministres et des parlementaires, je vous aurais dit que c'était impossible. Maintenant, on sait que [la corruption] ne fait pas partie de l'ADN des Ukrainiens. C'est juste une maladie. On en est conscients. La guerre n'est pas une excuse pour ne pas combattre la corruption. Nous devons aussi survivre. » Aucune de ces batailles n'effraie Mustafa Nayyem.

Depuis son grand bureau, Mustafa Nayyem constate avec une froideur clinique que l'Ukraine d'aujourd'hui est dans la même situation que les protestataires de Maïdan hier.

© OLGA WASHCHENKO.